

Marie Moret à Marie Howland, 16 juillet 1878

Auteur·e : Moret, Marie (1840-1908)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Informations sur le document source

Cote FG 15 (19)

Collation 10 p. (271r, 272r, 273v, 274v, 275r, 276r, 277v, 278v, 279r, 280v)

Nature du document Copie à la presse d'un manuscrit

Lieu de conservation Bibliothèque centrale du Conservatoire national des arts et métiers, Paris

Citer cette page

Moret, Marie (1840-1908), Marie Moret à Marie Howland, 16 juillet 1878, Équipe du projet FamiliLettres (Famillistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle) consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN : <https://eman-archives.org/Famililettres/items/show/49662>

Copier

Informations sur l'édition numérique

Éditeur Équipe du projet FamiliLettres (Famillistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Droits Famillistère de Guise et Bibliothèque centrale du CNAM ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Présentation

Auteur·e [Moret, Marie \(1840-1908\)](#)

Date de rédaction [16 juillet 1878](#)

Lieu de rédaction Guise (Aisne) - Famillistère

Destinataire [Howland, Marie \(1836-1921\)](#)

Description

Résumé Marie Moret annonce à Marie Howland que l'édition en volume de la traduction de *Papa's Own Girl* restituera le texte complet du roman sans les coupes qui ont été faites dans les chapitre VII à XIII du feuilleton du journal *Le Devoir* pour pouvoir offrir le roman en entier aux lecteurs au cours de la première année. Marie Moret indique qu'elle répond en partie aux lettres que Marie Howland a écrites à Godin le 7 avril et le 4 mai avant que ce dernier ne lui dicte une réponse. Marie Howland a lu avec émotion dans *Le Devoir* la conférence du 4 mai 1878 de Godin aux ouvriers de l'usine : Marie Moret explique que les difficultés qu'il affronte sont le lot des novateurs ; elle loue le génie et la force morale de Godin. Elle livre un portrait de Godin : « Quant aux moyens de distraction et de repos, imaginez-vous qu'il ne s'amuse de rien de ce qui plaît aux autres hommes. Il ne fume pas, n'aime ni les cartes, ni les échecs, ni le billard, ni mille choses dont, en conséquence, j'ignore les noms. Le théâtre le fatigue ; les conversations oiseuses lui pèsent ; la promenade ne lui est bonne qu'en voiture. L'unique distraction qu'il puisse prendre, c'est la conversation entre gens sympathiques et notre cercle est très restreint. » Elle ajoute qu'il joue avec ses deux nièces les plus âgées, de 3 et 6 ans, qui l'appellent oncle André. Sur Albert Brisbane : il n'est pas venu au Familistère ; à la différence de Godin, il ne versa pas un sou des 25 000 \$ qu'il avait promis à la Société de colonisation du Texas ; Brisbane se sentirait humilié devant Godin et il ne faut pas compter qu'il vienne au Familistère. Sur le journal *Le Devoir* : Godin éprouve le besoin d'élargir le cercle de ses auditeurs devant l'insuffisance de son personnel ; il pense que ses articles sur les caisses nationales de prévoyance publiés dans les numéros 16, 17 et 19 du *Devoir* seraient plus intéressants à traduire en anglais que sa conférence, comme l'ont fait en partie déjà des journaux anglais et américains. Sur l'appréciation de Marie Moret par Marie Howland : Marie Moret compare Marie Howland à Clara Forest [le personnage de *Papa's Own Girl*], dont le cœur déborde d'amour. Sur la traduction de la lettre d'amour du comte de Frauenstein à Clara Forest : le plus grand soin sera apporté à la traduction. Sur Massoulard : il a appris l'existence du Familistère à New York dans un article réactionnaire de *La revue des deux mondes*. Marie Moret remercie Marie Howland pour l'envoi du *Harper's magazine* dont *Le Devoir* a reproduit l'article sur l'école normale de New York. Sur Kate Stanton : elle a obtenu la dignité de docteur-médecin ; elle est rieuse comme Émile Godin, a un esprit fin mais superficiel. Elle retourne à Marie Howland l'article de monsieur Fields, « Une visite à l'auteur de *La Fille de son père* » et elle espère que Marie Howland puisse venir en Europe et au Familistère. Elle le prévient que Godin ne supporte pas l'odeur du tabac, qu'elle ne pourrait pas fumer près de lui, et qu'il estime que le tabac affaiblit l'intelligence. Sur la traduction de *Papa's Own Girl* : Massoulard informe Marie Howland qu'il n'endosse aucune responsabilité dans la traduction en raison des remaniements effectués au texte des chapitres VII à XIII du roman dans le journal *Le Devoir* ; elle précise que ces chapitres ont été rétablis dans le texte de Massoulard pour l'édition en volume, et qu'elle fait maintenant la révision du texte aidée d'une autre personne ; elle l'assure que Massoulard est resté son ami et celui de Godin. Elle transmet ses compliments à Edward Howland.

Notes

- Lieu de destination : Casa Tonti à Hammonton (New Jersey, États-Unis) d'après l'index du registre de correspondance.
- À propos de la traduction de *Papa's Own Girl* par Antoine Massoulard, dont il est question dans la lettre : le 4 juillet 1878, Antoine Massoulard écrit à Godin pour protester contre les corrections apportées à sa traduction par Alexandre Tisserant et revendique la pleine propriété de sa traduction des 33 premiers chapitres du roman (FG 17 (2) v) ; Le 18 juillet 1878, il écrit à Marie Moret qu'il ne veut plus contribuer à la traduction du roman (FG 17 (2) v).

Mots-clés

[Administration et édition du journal Le Devoir](#), [Anglais \(langue\)](#), [Édition](#), [Santé](#), [Visite au Familistère](#)

Personnes citées

- [Brisbane, Albert \(1809-1890\)](#)
- [Dallet, Émilie \(1843-1920\)](#)
- [Dallet, Marie-Jeanne \(1872-1941\)](#)
- [Dallet, Marie Émilie \(1876-1879\)](#)
- [Dallet, Pierre-Hippolyte \(1828-1882\)](#)
- [Godin, Émile \(1840-1888\)](#)
- [Godin, Jean-Baptiste André \(1817-1888\)](#)
- [Howland, Edward \(1832-1890\)](#)
- [Massoulard, Antoine \(1843-1882?\)](#)
- [Société de colonisation europeo-américaine du Texas](#)
- [Stanton, Kate \(1838-1931\)](#)

Œuvres citées

- « L'École normale de jeunes filles à New York », *Le Devoir*, t. 1, n°13, 24 mai 1878, p. 196-198. [En ligne : <https://cnum.cnam.fr/CGI/fpage.cgi?P1132.1/197/100/434/0/0>, consulté le 10 mai 2023]
- « La fête du Travail. Familistère de Guise. Discours de M. Godin à ses employés et ouvriers », *Le Devoir*, t. 1, n°12, 1878, p. 177-181 [En ligne : <https://cnum.cnam.fr/CGI/fpage.cgi?P1132.1/178/100/434/0/0>, consulté le 10 mai 2023]
- [Howland \(Marie\), *La Fille de son père*, traduit de l'anglais, *Le Devoir*, t. 1 à 3, 31 mars 1878-6 juillet 1879.](#)
- [Howland \(Marie\), *Papa's Own Girl*, New York, John P. Jewett, 1874.](#)
- Reybaud (Louis), « Enquêtes industrielles. Le Familistère de Guise. *Solutions sociales*, par M. Godin, fondateur du familistère de Guise, député à l'assemblée nationale, 1 vol. in-8° », *Revue des deux mondes : recueil de la politique, de l'administration et des mœurs*, t. 97, 1872, p. 775-799. [En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k35516j/f774>, consulté le 29 novembre 2022]
- Rideing (William H.), « The Normal College of New York City », *Harper's New Monthly Magazine*, volume 56 Dec. 1877-May 1878, p. 672-683. [En ligne : <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=uc1.31210015304239&view=1up&seq=686>, consulté le 10 mai 2023]
- [The New Haven union, New Haven \(Connecticut\), 1876-1893.](#)

- [*The Saturday Standard of Baltimore*](#)

Lieux cités [New York \(New York, États-Unis\)](#)

Notice créée par [Pauline Pélissier](#) Notice créée le 21/11/2023 Dernière modification le 05/04/2025

Familiettes, Guse 16 juillet 1878

À Madame Maria Kropotkine.

Ma chère amie,

J'ai bien tardé à répondre à votre lettre si cordiale du 21 Mai dernier. Des occupations pressantes m'en empêchaient chaque jour.

Mais, j'ai à vous parler de suite d'une chose intéressante pour vous :

Vous avez pu constater que des retranchements regrettables avaient été faits au texte de "Papa's own girl", dans les chapitres VII à X. II. Nous sommes revenus sur cette erreur, et avons restitué toute l'ampleur de l'original à l'édition en volume de notre roman.

On avait été poussé à faire ces retranchements par le désir de donner, dans la première année du "Lever", le roman en entier ; mais on a reconnu que cette voie n'était pas bonne. Les suppressions ont complètement rétablies aujourd'hui dans l'édition en volume, et l'on n'en fera pas de nouvelles dans le journal. Ne vous en préoccupez donc pas.

Je vous envoie dans quelques jours les quatre premières feuilles du volume ; vous aurez la satisfaction d'y retrouver votre œuvre.

dans toute son étendue. Je vous ferai passer la suite à mesure du tirage.

— Je passe maintenant aux lettres que vous avez écrites à M. Godin le 7 Avril et le 4 Mai derniers.

Votre affection pour lui est si haute qu'elle vous permet d'entrevoir combien il est surchargé de besogne; aussi trouverez-vous bon, n'est-ce pas, que je réponde en partie aux lettres que vous lui écrivez, en attendant qu'il ait le loisir de me dicter lui-même une réponse pour vous.

— A votre lettre du 7 Avril qui annonce que le N° 7 du "Devoir" ne vous était point parvenu, nous avons répondu par l'envoi immédiat de toute la collection des N°s du "Devoir" alors parus. Votre lettre du 21 Mai m'en a accusé réception.

— L'émotion sincère et profonde avec laquelle vous avez apprécié, dans votre lettre du 4 Mai, la conférence de M. Godin à des ouvriers, nous a fait venir les larmes aux yeux. Oh! que n'est-il compris et aimé en France comme il l'est par vous en Amérique!

Oui, il lui faut toute la force de la philosophie plus haute pour travailler comme il le fait, malgré tous les obstacles. C'est le sort des novateurs; ils sont trop en avant de leur siècle pour être compris. Bien heureux

sont-ils quand les résistances qu'on leur oppose ne les empêche pas complètement d'accomplir leur mission.

Vous paraissiez, ma chère amie, craindre que M. Gadin éprouve des défaillances au milieu de tant de difficultés. Soyez rassurée sur ce point. Les obstacles pourraient grandir encore qu'ils ne laisseraient pas son courage. Il possède la force morale la plus haute et s'est dévoué à son œuvre en distinguant à l'avance, avec la perspicacité du génie, celles en pourraient être toutes les vicissitudes.

Je fait seul vous inquiéter que'il est au milieu de tous les revers possibles. Et d'ailleurs certainement ce n'est point mieux secondé, mais il sait que c'est une loi inéluctable que toute idée nouvelle soit en butte à son apparition.

Quant à ses moyens de distraction et de repos, imaginez-vous qu'il ne s'occupe de rien de ce qui plaît aux autres hommes. Il ne fume pas, n'aime ni les cartes, ni les échecs, ni le billard, ni mille choses dont, en conséquence, j'ignore les noms.

Le théâtre, la fatigue; les conversations oiseuses lui pèsent; la promenade ne lui est bonne qu'en voiture.

L'unique distraction qu'il puisse prendre c'est la conversation entre gens sympathiques.

et notre cercle est bien restreint.

Ajouté à cette unique chose qu'il aime les enfants et que ma chère et charmante sœur (marier à un capitaine de la marine marchande et habitant le Familistère) nous a donné trois ravissantes nièces dont les deux aînées, âgées de 6 et de 3 ans, adorent Oncle André.

Oncle André c'est M. Gadin notre cher et bien-aimé maître à toutes deux.

Oncle André joue donc avec Marie et Lilié, et il le fait avec une tendresse et une grâce enchantées.

M. Albert Brisbane n'est pas venu et ne viendra sans doute pas au Familistère. M. Gadin me charge de vous communiquer à son sujet les informations suivantes :

Vers 1852, quand l'École phalanstérienne se préoccupait de la réalisation de ses plans au Canada, M. Victor Considérant avait rapporté d'Amérique l'engagement de la part de M. Brisbane de verser 25 000 dollars pour les débuts de l'entreprise.

Cet engagement de M. Brisbane inspira toute confiance dans le projet en question et détermina M. Gadin, alors au début de sa carrière industrielle, à souscrire et à verser argent comptant la même somme de 25 000 dollars.

Malgré M. Brisbane, lui, ne paya

jamais un sou de sa dette. Longtemps l'administration de la société du Texas dont M. Gadin était gérant, mit en question de faire un procès à M. Brisbane, mais c'était chose difficile à poursuivre de si loin; on y renonça donc.

Vous pouvez juger maintenant ce que valent les réformateurs gineurs ou promesses, et combien M. Brisbane se sentirait petit et humilié devant M. Gadin. Il ne faut donc pas compter qu'il vienne au Harmlistère.

— Notre lettre à M. Gadin revient en terminant sur la question des conférences. Il n'en a pas fait depuis son discours prononcé à l'occasion de la fête du travail, discours que le "Devoir" vous a transmis.

Devant l'insuffisance de son personnel, il juge bon d'élargir le cercle de ses auditeurs en s'adressant au public français et étranger par la voie de son journal. Vous lirez avec le plus grand intérêt ses articles sur les caisses nationales de prévoyance, publiés dans les N^{os} 16, 17 et 19 du "Devoir".

M. Gadin pense que ces articles seraient plus intéressants à traduire qu'à sa conférence. Les journaux anglais s'en sont déjà préoccupés et en Amérique "the new haven union", "the Saturday Standard" de Baltimore en ont également traduit une partie.

— J'arrive enfin à votre lettre si gracieuse dont je ne saurais trop vous remercier.

Vous me faites un honneur que je ne mérite guère d'attacher tant de prix à la simple réponse que je vous ai faite et de la placer au rang de vos correspondances les plus précieuses. Votre cœur débordé de bonté et de générosité; vous êtes bien le type de Clara Forest. Les détails qu'à propos de ce nom vous m'avez donnés sur vous et votre famille m'ont fait le plus grand plaisir.

Quand nous en serons à la traduction de la lettre d'amour dont vous me parlez, du Comte de Frauenstein à Clara, soyez certain que nous aussi y apporterons nos plus grands soins: l'intérêt spécial que vous y attachez nous y fera regarder doublement.

— J'ai présenté nos compliments à M. Massoulard. Il a été sensible à votre bon souvenir et vous dit bien des choses aimables. Vous me demandez par quelle voie il a appris en Amérique l'existence du Thémistocle. C'est par un journal français: "La revue des deux mondes" qui lui est à New York tombé sous les yeux. Cette revue contenait un article très spirituel d'un réactionnaire particulièrement hostile à M. Godin, et qui aurait voulu lui faire bien du tort devant l'opinion.

Il ne lui a fait que du bien. Car si méchant qu'il ait voulu être dans son article, il ne pouvait éviter de constater les faits réels ici, et cela seul parle plus éloquemment que toutes les appréciations qu'un esprit étroit en peut faire.

— Merci pour le "Harper's magazine" qui nous était bien venu de vous comme je le supposais. Vous n'avez que le devoir à reproduit l'article sur l'école normale de filles de New York.

— J'ai été contente pour Miss Kate Stanton qu'elle ait passé à la dignité de docteur-médecin. Si l'occasion vous mettait toutes deux en présence, veuillez, je vous prie, lui offrir mon bon souvenir et lui dire que j'aurais été heureuse d'avoir de ses nouvelles, comme elle nous l'avait promis.

Elle nous a fait l'impression d'être une belle rieuse, prenant la vie gaiement. Nous lui avons trouvé l'esprit fin mais superficiel. Quant aux ravages amoureux qu'elle a exercés ici, ils se sont bornés à quelques coquetteries entre elle et M. Emile Gagnon tout prêt à rire comme Miss Kate elle-même.

La pensée que notre bien-aimé maître à toutes deux, le fondateur du Familistère, aurait été complètement enamouré de

Miss Stanton était si imprévue, si plaisante et si complètement dénuée de tout fondement qu'à la lecture de cette phrase, M. Gadin a levé les épaules et ri de tout son cœur. Il faut que je vous dise que le rire communique à ses traits une grâce indicible. Je ne connais personne à qui le rire aille si bien, et qui en même temps soit si souvent sérieux.

— Je vous retourne ci-joint l'article de M. Field intitulé: "Une visite à l'auteur de la fille de son père". J'en ai gardé la traduction. Cette lecture nous a vivement intéressés et nous a fait faire en pensée une visite chez vous. Je ne crois pas avoir jamais le plaisir de vous voir autrement que de cette façon, du moins en cette vie; au point qu'il en soit autrement il faudrait que vous vinssiez faire un tour en Europe. Ce serait avec une grande satisfaction que nous vous recevions au Familistère.

— Je n'ai pas, chère amie, l'habitude de la cigarette et je vous l'ai dit, M. Gadin ne fume pas. Bien plus, l'odeur du tabac l'incommode; vous ne pourriez donc fumer auprès de lui. Il vous supplierait même de vous en abstenir par égard pour vous. Car il a fait des observations sur l'influence de l'usage journalier du tabac, et il est arrivé à cette

conclusion que l'intelligence y perd une partie de son activité, que la mémoire devient moins précise et que la faculté d'initiative s'affaiblit.

La pensée que ces réflexions pourraient vous être bonnes à connaître m'engage à vous les communiquer.

Je voulais, ma chère amie, clore ma lettre sans vous initier à quelques petites difficultés qui se sont élevées entre M. Massoulard et nous concernant la traduction de votre roman. Mais je suis forcée de vous en dire un mot parce que M. Massoulard (qui n'en est pas moins notre bon et sincère ami) tient à ce que je vous informe qu'il ne prend pas la responsabilité de la traduction, depuis les remaniements auxquels nous nous sommes livrés.

Or, ces remaniements comprennent les chapitres VII, VIII, IX, X, XI, XII et XIII que nous avons rétabli dans leur entier et modifiés dans le texte de M. Massoulard quand il nous a semblé qu'il y avait lieu de faire, pour la mise en volume et le bien de l'ouvrage.

Nous jugerez de la forme nouvelle de ces chapitres par les épreuves du livre que je vais vous envoyer ces jours-ci, vous les comparerez avec ce qu'ils étaient dans le journal et je serai bien désireuse de connaître votre jugement, et de savoir si vous trouvez l'anglais

bien rendu.

A partir du chapitre XIV, nous faisons la révision de la traduction avant la parution dans le journal.

Si quelque chose vous choque ou vous semble mauvais, c'est donc à moi que vous voudrez bien le signaler à l'avance, puisque M. Massoulard n'en répond plus.

Je fais cette revue aidée d'une autre personne et en soumettant à M. Gadin notre travail. Mais, je vous le répète, M. Massoulard est resté notre bon ami, et je ne vous aurais pas parlé de cela s'il ne l'avait demandé lui-même, pour dégager sa responsabilité près de vous.

— C'est un véritable journal que je vous envoie là, ma chère amie; veuillez présenter à M. Harland les compliments sympathiques de M. Gadin et les miens; et agréer pour nous-même l'assurance de notre vive affection.

Notre amie dévouée

Marie Baret